

ANDRÉ
GIDE

PRÉFACE DE JEAN-CLAUDE PERRIER



RETOUR DE L'U.R.S.S.

SUIVI DE

**RETOUCHES
À MON « RETOUR
DE L'U.R.S.S. »**

ARTHAUD

Retour de l'U.R.S.S.
suivi de
Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »

© Éditions Gallimard, 1936 et 1937 pour l'édition originale.

© Flammarion, Paris, 2022 pour la présente édition

87, quai Panhard-et-Levassor

75647 Paris Cedex 13

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-0815-1531-4

André Gide
Préface de Jean-Claude Perrier

Retour de l'U.R.S.S.
suivi de Retouches à mon
« Retour de l'U.R.S.S. »

Édition enrichie de documents rares ou inédits

ARTHAUD



Correspondance pour l'U.R.S.S., à l'aéroport de Berlin.

PRÉFACE

GIDE AU PAYS DES SOVIETS

À la fin de *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »*, paru en juin 1937, André Gide écrit : « (l'U.R.S.S.) a trahi tous nos espoirs ». Une phrase qui a dû bien lui coûter, à l'aune de la terrible désillusion qu'il venait de vivre durant son périple au pays des Soviets, du 16 juin au 24 août 1936.

Au chapitre I du même livre, il avait déjà noté : « C'est au profond du fruit que le ver se cache. » Le ver, c'est l'impitoyable dictature stalinienne, qui trahissait la révolution d'Octobre et les mânes de Lénine, embaumé dans son mausolée sur la place Rouge. C'est là, juste en dessous, que, le 20 juin 1936, Gide, venu en toute hâte pour l'événement, avait prononcé son *Discours pour les funérailles de Maxime Gorki*. La photo a fait le tour du monde. On y voit l'écrivain français, inspiré, célébrant son confrère décédé deux jours plus tôt, flanqué à la tribune par une ribambelle d'officiels, dont Staline en personne, les mains dans les poches, l'œil dans le lointain, errant sur la foule de ses sujets massés à ses pieds.

Maxime Gorki, avant de mourir en résidence surveillée et dans des circonstances suspectes (empoisonné par le N.K.V.D. ?) parce qu'il avait pris ses distances avec le Petit

Préface

Père des peuples, avait été un temps l'écrivain officiel du régime. Sa ville natale, Nijni-Novgorod, avait même, honneur insigne, été rebaptisée à son nom en 1932. Elle ne retrouvera son nom d'origine qu'en 1990, après la chute de l'U.R.S.S.

En toute bonne foi, puisqu'il n'en était qu'au début de son périple, Gide, outre l'éloge de l'auteur de *La Mère*, son chef-d'œuvre, remettait entre les mains de l'U.R.S.S. « le soin, le devoir de défendre, et d'illustrer à neuf la culture », avec les « grandes forces internationales révolutionnaires », comme le Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, qu'il coprésidait avec son ami André Malraux. Lyrique, l'orateur s'écrie : « Aujourd'hui, en U.R.S.S. [...], en étant révolutionnaire, l'écrivain n'est plus un opposant. » Dans l'édition définitive de son livre, Gide retranchera des Appendices les trois discours qui y figuraient, dont celui-ci. C'est dommage car on n'y peut plus lire cette petite note, ajoutée après coup : « C'est ici que je me blousais ; je dus bientôt, hélas, le reconnaître. » Phrase révélatrice, à rapprocher de ce fait : la couverture marron du cahier I du *Retour de l'U.R.S.S.*¹, paru en novembre 1936, portait à l'origine, de la main de Gide, ce titre, *Le Ver dans le fruit*.

Désillusion donc, déception, amertume, sentiment d'avoir été « bluffé », pour Gide et ses compagnons de voyage, et, plus largement, tous les artistes qui, dès les années 1920 pour les plus lucides – Mussolini accède au pouvoir légalement en Italie en 1922, un an avant le putsch raté d'Hitler à Munich –, à partir des années 1930 pour la majorité, ont pris conscience de la menace générale et tentaculaire que les

1. Document inédit montré pour la première fois dans l'album *André Gide ou la tentation nomade* (Flammarion, 2011).

Gide au pays des Soviets

dictatures coalisées faisaient peser sur les démocraties, l'ordre du monde entier, et décidé de s'y opposer par tous les moyens, comme Gide, voire de les combattre les armes à la main, comme Malraux et d'autres en Espagne. Pour nombre de ceux-ci, outre leurs convergences idéologiques nourries de la lecture de Marx, leur adhésion aux idéaux affichés par la révolution de 1917, leur sympathie pour l'expérience inédite en cours en U.R.S.S., l'adhésion et le militantisme au Parti communiste constituaient comme un débouché naturel, un aboutissement concret. Et il n'existait aucun doute à leurs yeux que la seule puissance capable de s'opposer militairement aux fascistes était le pays de Staline, avec sa valeureuse Armée rouge. L'aveuglement et la lâcheté des démocraties occidentales, France et Grande-Bretagne en tête, face à Hitler, qui culminerait bientôt avec la guerre de 1939-1945 et l'Occupation, ou le honteux « lâchage » de la République espagnole par le Front populaire de Blum, un ami de jeunesse de Gide, arrivé au pouvoir en 1936 justement, les avaient évidemment confortés dans cette conviction. Quitte à passer outre aux dérapages, scandales, procès, arbitraire et dérive dictatoriale du régime soviétique, dont les sympathisants communistes occidentaux étaient déjà informés, ainsi que Gide le reconnaît, dès avant son voyage.

Témoignant de son inquiétude « avant d'y aller voir » (*Retour de l'U.R.S.S.*, Avant-propos), il avait choisi la seule attitude qui convienne, conforme à la profonde honnêteté intellectuelle et morale qui le guidera toute sa vie : « jusqu'à plus ample informé », faire confiance et douter de son propre jugement. Compagnon de route du communisme, mais jamais encarté, il fallait, pour lui, enfin, « aller voir », se rendre compte par lui-même de la réalité de l'U.R.S.S.

Préface

Au printemps 1936, il décide de saisir une opportunité (les funérailles de Gorki) pour accepter enfin l'invitation officielle et munificente des Russes depuis son « ralliement » au communisme connu, non point directement par le gouvernement de Staline, mais l'un de ses satellites, « la riche Société des auteurs soviétiques ». Gide, qui se voulut toujours « un esprit non prévenu », et prenait un malin plaisir à se dépeindre comme un naïf, a longuement préparé son affaire : notamment, comme pour son voyage en Afrique de 1925-1926 (il y reviendra plusieurs fois dans le *Retour...*, comparant les deux entreprises et les ouvrages qui en sont nés), il a accumulé une vaste, diversifiée et parfois aride documentation. Et puis, il a mis au point un dispositif inédit : cette fois, pas question de partir seul ou avec un unique compagnon (comme Marc Allégret pour le Congo). Profitant de la générosité de ses hôtes, trop heureux d'avoir gagné à leur cause, croyaient-ils, un si gros et si célèbre poisson, Gide monte une véritable expédition. Ils ne seront pas moins de six intellectuels à faire le voyage, cornaqués par l'écrivain officiel Michel Koltzov, et guidés par leur interprète, « la fidèle camarade Bola ».

En voici le déroulé : le 16 juin, Gide s'envole de Paris pour Moscou (via Berlin), en compagnie de Pierre Herbart. Ils demeurent dans la capitale russe jusqu'au 1^{er} juillet. Ensuite, ils se rendent en « train spécial » à Leningrad, afin d'accueillir Eugène Dabit, Louis Guilloux, Jef Last et Jacques Schiffrin, arrivés par bateau. Du 4 au 12 juillet, Moscou à nouveau. Puis ils gagnent la Géorgie (Ordjonikidze) en train, excursionnent en voiture à travers le Caucase, en Kakhétie, jusqu'à Tiflis. C'est là que Schiffrin et Guilloux « craquent », et pas seulement par fatigue, décidant de rentrer en France. Au début du mois d'août, les

Gide au pays des Soviets

quatre rescapés séjournent sur les bords de la mer Noire : Sotchi. Puis ils font route vers Sébastopol, où Eugène Dabit meurt, le 21. Le 24 août, de Moscou, Gide et Herbart rentrent à Paris.

Dans le premier Appendice de *Retouches...*, consacré à son voyage et à ses compagnons, Gide s'explique sur ses raisons : « Oui, je pensais que, pour bien voir et entendre, six paires d'yeux et d'oreilles ne seraient pas de trop ; et pour permettre les recoupements de réactions forcément différentes. » Malin, prudent, et, comme toujours, parfaitement honnête. Quant à son *casting*, qui étaient ses co-invités, soigneusement sélectionnés ?

Le fantasque et sulfureux Pierre Herbart (1904-1974) était un proche de Gide, qui l'a encouragé à écrire. Marié à Élisabeth Van Rysselberghe (la mère de Catherine, qu'elle avait eue avec Gide en 1923), il s'était installé en 1935 à Moscou, où il dirigeait la revue *Littérature internationale*. Prolétaire, Eugène Dabit (1898-1936) était devenu célèbre en 1929 avec son premier roman *Hôtel du Nord*. Il publia ensuite une douzaine d'autres livres, où la préoccupation sociale est très présente. Louis Guilloux (1899-1980), très engagé à gauche, venait de publier son chef-d'œuvre, *Le Sang noir*, en 1935. Grand ami de Malraux, il était le secrétaire du premier Congrès mondial des écrivains antifascistes. Le complexe et inclassable Jef Last (1898-1972), prototype même de l'intellectuel engagé, ouvert à toutes les cultures du monde, grand voyageur, combatta aux côtés des Républicains espagnols. Jacques Schiffrin (1892-1950), né à Bakou, avait fui la révolution russe de 1917. Éditeur, il avait créé les Éditions de la Pléiade en 1923 que Gaston Gallimard, par l'entremise active de Gide, avait rachetées en 1933.

Préface

Commentant son choix, Gide insiste sur l'âge de ses compagnons, tous plus jeunes que lui (né en 1869, il a alors 67 ans), le fait que deux d'entre eux « étaient inscrits au Parti depuis longtemps » et membres actifs, Herbart et Last. Que « deux parlaient le russe », Last et Schiffrin. Que Jef Last « en était à son quatrième voyage en U.R.S.S. », et qu'Herbart, habitant Moscou « depuis plus de six mois », y dirigeait une revue de « propagande » soviétique. Acquis à la cause communiste, ces gens ne pouvaient être suspectés du moindre désir de nuire à l'U.R.S.S., et leur témoignage, quelle qu'en soit la tonalité, positive ou critique, enthousiaste ou déçue, ne pourrait être soupçonné de préméditation. Du coup, il n'en prendrait que plus de force, aux yeux de l'opinion publique française et internationale, en cette avant-guerre d'extrêmes tensions.

Retour de l'U.R.S.S. se veut un compte-rendu du voyage, fondé sur « les questions psychologiques » qui, affirme Gide, « seules sont de (son) ressort ». Même s'il ne se prive pas d'exposés économiques, industriels, agricoles, au gré de ses visites d'usines, kolkhozes ou komsomols. Rapidement, profitant de chaque instant, de chaque occasion pour fausser compagnie à ses cornacs (en particulier dans la seconde partie du voyage, en Asie), il va au contact du peuple, il observe, il interroge. Il comprend tout, vite, et il relate. Il dénonce ainsi le culte de la personnalité dont s'entoure Staline. Sa mise au pas de toutes les élites. La conformisation imposée à tous les citoyens, sous peine de lourdes sanctions. « Pour être heureux, soyons conformes. » La trahison par le maître du Kremlin de la révolution de 1917 et de l'idéal révolutionnaire prôné par Lénine, celui-là même qui a enthousiasmé des intellectuels dans le monde entier – dont lui-même, à partir des années 1930. En témoignent ses

Nouvelles nourritures, parues en 1935, célébration d'un homme nouveau qui ne s'appelle plus Nathanaël, « trop plaintif », mais « camarade ». Il voit la misère, les privations qu'endure ce peuple qu'il trouve admirable et beau, toujours souriant et qui ne se plaint jamais – du moins en public. Il constate aussi l'inégalité criante des salaires, et l'apparition d'une nouvelle bourgeoisie d'État, aux antipodes de l'égalitarisme socialiste, et adepte du retour à un certain ordre familial, moral : les homosexuels, en particulier, catégorie chère à Gide, en font les frais, comme des artistes, et autres « déviants ».

Le tout est exprimé avec une soigneuse modération, en n'hésitant pas à mettre l'accent sur les réussites objectives du régime (la santé, l'éducation, le sport, etc.), à rappeler le retard incommensurable que la jeune république avait eu à rattraper, après des siècles de servitude tsariste. Il prophétise aussi que la sévère répression qui a frappé la religion orthodoxe, visant à l'éradication de toute dimension religieuse, et l'ignorance où l'on maintient le peuple quant à sa propre histoire, ses racines, le laisse « sans défense critique » et « non vaccinés contre une épidémie mystique toujours à craindre ». On sait que cette prédiction s'est réalisée dès l'effondrement de l'U.R.S.S., à la fin du siècle dernier. Mais son livre s'achève sur une note positive : Gide célèbre l'aide que l'Union soviétique, seule, vient d'apporter à la République espagnole, et conclut : « L'U.R.S.S. n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner. »

En dépit de ces précautions, de ce qu'on pourrait appeler de la modération, de l'amour que son auteur continue d'y afficher pour le peuple russe, *Retour de l'U.R.S.S.* va, dès sa parution « à chaud », fin 1936, déchaîner un torrent de réactions, scandalisées, haineuses, radicales. Que ce soit sur sa

Préface

droite, du côté des catholiques par exemple, qui ne l'ont jamais aimé (euphémisme), mais surtout sur sa gauche, chez ses anciens amis communistes (dont Romain Rolland, ce qui peindra Gide), il est attaqué méchamment, *ad hominem*. Les plus réservés le traitent de girouette, de dupe, les autres de menteur, de renégat, d'ennemi du peuple...

C'est cette campagne d'injures qui mène Gide, sept mois plus tard à peine, à publier ses *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »*, afin de répondre à ses détracteurs, du moins ceux de bonne foi. Avec courage, et d'une manière impeccablement documentée, il réplique point par point à ses adversaires, statistiques à l'appui, déconstruisant la propagande soviétique, et, partant, ses relais et thuriféraires français, sur les prétendues réussites majeures du régime : l'éducation, le statut des ouvriers, les salaires et le pouvoir d'achat. Il dit la misère, les persécutions de tout opposant présumé, l'arbitraire, les déportations. Il raconte aussi son voyage, de façon plus détaillée, avec humour les conditions VIP qu'on leur a réservées, et le fait qu'il n'a pas été, en retour, un invité « rentable ». Il revient avec émotion sur la mort du jeune Eugène Dabit, s'élevant au passage contre les complotistes qui le voyaient déjà assassiné par le N.K.V.D. – lui aussi. Gide dément, témoigne que les médecins russes ont fait leur maximum pour sauver Dabit – en vain. Il lui a dédié *Retour de l'U.R.S.S.*, et s'est occupé du rapatriement du corps et des obsèques à Paris.

Et puis, surtout, André Gide règle ses comptes, met les choses au point, dans un style d'une redoutable efficacité. Il revendique ses deux livres, se moquant de toute récupération politique par le camp d'en face, mais n'ira pas plus loin. Pour lui l'affaire est classée. Jamais plus il ne flirtera avec le communisme, ni aucun autre parti politique. Il argumente : « J'en avais averti mes nouveaux amis communistes, dès le

Gide au pays des Soviets

début de nos relations : je ne serai jamais une tranquillisante recrue, une recrue de tout repos. » Et encore ceci : « Il n'y a pas de parti qui tienne – je veux dire : qui me retienne – et qui me puisse empêcher de préférer, au Parti même, la vérité. Dès que le mensonge intervient, je suis mal à l'aise ; mon rôle est de le dénoncer. C'est à la vérité que je m'attache ; si le Parti la quitte, je quitte du même coup le Parti. »

En annexe, il ajoute quelques-unes des lettres de soutien qu'il a reçues, émanant de connaisseurs de l'U.R.S.S., lesquels font part de leurs propres expériences, approuvent ses conclusions et le félicitent pour son travail.

Sans dogmatisme aucun, ni aucun présumé idéologique, Gide fut le premier à dénoncer, au milieu des années 1920, non point le colonialisme dans sa globalité, mais ses excès, et ceux de notre administration, son racisme, ses inégalités et injustices hurlantes, dans ce qui était encore l'Afrique-Équatoriale française (Congo, Gabon, Cameroun, Tchad, Oubangui). Avec le même esprit, dans la même démarche, aller voir et rapporter, il fut le premier « compagnon de route » à dénoncer les travers de l'U.R.S.S., à démythifier ce fameux « paradis du socialisme » que la propagande de Moscou vendait aux bonnes âmes occidentales. Relire cette partie de l'œuvre du prix Nobel 1947, sa « littérature engagée », nous apparaît aujourd'hui – quand d'aucuns comparent l'époque actuelle et sa montée des périls et des dictatures, des fanatismes, un peu partout sur la planète, à une nouvelle avant-guerre – comme légitime, nécessaire voire salutaire. Car, comme Gide disait aussi, « on sert mal (le peuple) en l'aveuglant ».



En mer Noire, sur le bateau, déjeuner avec Eugène Dabit,
mort à Sébastopol.

*À la mémoire de
Eugène Dabit
je dédie ces pages,
reflets de ce que j'ai vécu
et pensé près de lui,
avec lui.*

ANDRÉ GIDE

RETOUR
de l'
U. R. S. S.

nrf

ÉDITION ORIGINALE

GALLIMARD

Édition originale de *Retour de l'U.R.S.S.*
(Paris, Gallimard, 1936).

Retour de l'U.R.S.S.
(novembre 1936)

L'hymne homérique à Déméter raconte que la grande déesse, dans sa course errante à la recherche de sa fille, vint à la cour de Kéléos. Là, nul ne reconnaissait, sous les traits empruntés d'une niania, la déesse ; la garde d'un enfant dernier-né lui fut confiée par la reine Métaneire, du petit Démophoôn qui devint plus tard Triptolème, l'initiateur des travaux des champs.

Toutes portes closes, le soir et tandis que la maison dormait, Déméter prenait Démophoôn, l'enlevait de son berceau douillet et, avec une apparente cruauté, mais en réalité guidée par un immense amour et désireuse d'amener jusqu'à la divinité l'enfant, l'étendait nu sur un ardent lit de braises. J'imagine la grande Déméter penchée, comme sur l'humanité future, sur ce nourrisson radieux. Il supporte l'ardeur des charbons, et cette épreuve le fortifie. En lui, je ne sais quoi de surhumain se prépare, de robuste et d'inespérément glorieux. Ah ! que ne put Déméter poursuivre jusqu'au bout sa tentative hardie et mener à bien son défi ! Mais Métaneire inquiète, raconte la légende, fit irruption dans la chambre de l'expérience, faussement guidée par une maternelle crainte, repoussa la déesse et tout le surhumain qui se forgeait, écarta les braises et, pour sauver l'enfant, perdit le dieu.

<i>Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »</i>	101
Chapitre I	103
Chapitre II	109
Chapitre III	117
Chapitre IV	123
Chapitre V	131
Chapitre VI	137
Chapitre VII	143
Chapitre VIII	149
Chapitre IX	157

APPENDICE

Compagnons	165
D'un carnet de route	175
Témoignages	187

ANDRÉ GIDE

RETOUR DE L'U.R.S.S.

* RETOUCHES À MON « RETOUR DE L'U.R.S.S. »

Lors de son périple en U.R.S.S., du 16 juin au 24 août 1936, André Gide observe, interroge et relate. Comme celle de ses compagnons, sa désillusion est presque immédiate. Il dénonce le culte de la personnalité dont s'entoure Staline, la répression féroce qui frappe tous les « dissidents », notamment les homosexuels. Il voit la misère, les privations qu'endure ce peuple qu'il admire. Le tout est exprimé avec une soigneuse modération, sans nier les réussites objectives du régime. En dépit de ces précautions, *Retour de l'U.R.S.S.* va, dès sa parution, fin 1936, déchaîner un torrent de réactions, scandalisées et haineuses. Il y répondra, de façon objective et documentée, dans *Retouches à mon «Retour de l'U.R.S.S.»* (juin 1937), qui enfoncera le clou, et marquera sa rupture définitive avec le communisme. Relire la « littérature engagée » du prix Nobel 1947 apparaît aujourd'hui – quand d'aucuns comparent l'époque actuelle et sa montée des dictatures et des fanatismes, à une nouvelle avant-guerre – comme légitime et nécessaire.



Édition enrichie de documents rares ou inédits.

ARTHAUD

FONDATION
CATHERINE
GIDE